

— En acceptant mon hospitalité, monsieur le baron, aussi franchement et avec autant de plaisir qu'elle vous est offerte, pour tout le temps qu'il vous conviendra d'en user.

— Je vous remercie de ces toutes gracieuses paroles, madame ; j'attache un trop grand prix aux faveurs dont vous me comblez pour me rendre importun ; mon séjour dans ce château ne se prolongera pas au-delà de deux ou trois jours.

— Laissez-moi espérer, monsieur le baron, que M. le comte du Luc réussira à obtenir de vous que vous nous restiez plus longtemps.

Le gentilhomme salua profondément cette charmante femme qui semblait si réellement heureuse de l'accueillir, puis il reprit après un court silence :

— M. le comte du Luc est un loyal et brave gentilhomme, madame ; il est fort estimé de tous ceux de la religion ; je sais pertinemment que M. le duc de Rohan, sur les rapports flatteurs que son frère M. de Soubise lui a faits de lui, a grand désir de le connaître.

— L'amitié que M. de Soubise daigne porter à M. du Luc, l'a rendu indulgent pour lui.

— Nullement, madame, M. de Soubise n'a été en tout ceci que l'écho de l'opinion générale des chefs de notre parti ; je regrette que l'absence de M. du Luc me prive de l'honneur de lui présenter mes devoirs.

— Cette absence ne saurait être longue, monsieur ; j'attends monsieur le comte d'un instant à l'autre ; il sera sans doute de retour cette nuit même, et demain, à votre lever, il viendra se mettre à votre disposition.

La conversation continua encore pendant quelques minutes sur ce ton, puis la comtesse prit congé et se leva pour se retirer.

Au bruit du sifflet d'argent, la portière se souleva et ses femmes parurent.

Le baron conduisit respectueusement la comtesse jusqu'au seuil de la porte ; il la salua profondément, et elle sortit après l'avoir remercié de sa courtoisie par un charmant sourire.

Quelques instants après plusieurs valets parurent ; ils enlevèrent la table, remirent du bois au feu, ouvrirent et fermèrent les fenêtres pour changer l'air, remplacèrent les flambeaux et, après avoir placé sur un meuble, au chevet du lit, un vase contenant un mélange de vin et de miel dans lequel trônait une branche de romarin et qu'on nommait à cette époque le coup du soir, ils se retirèrent, non sans s'être auparavant informés si l'étranger avait encore besoin de leurs services.

Celui-ci les remercia et demeura seul.

Mais au lieu de se livrer au sommeil, il endossa une magnifique robe de chambre de brocart, posée sur une chaise à la portée, s'installa commodément auprès du feu, et reprit l'occupation que l'entrée de la comtesse avait interrompue, une heure auparavant.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles le baron de Sérac compulsait des papiers, les mit en ordre et écrivit plusieurs lettres, la plupart en chiffres ; enfin, vers quatre heures du matin, accablé par ce travail qu'il n'avait pas interrompu une seconde, il se décida à prendre quelque repos. Il forma une liasse de tous ses papiers, la glissa sous son chevet, et, après avoir placé son épée et ses pistolets à portée de sa main, au cas probable d'une alerte, il se coucha.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE III.

EN WAGON — (Suite.)

— Bien ! bien ! fit la Sibérienne en se rassoyant près de la jeune fille, je savais que ta grande âme ne reculerait pas devant les périls d'une aussi sainte mission ; mais, Fœdora, les mots ne suffisent pas, il faut agir.

— Oui, poussons à la roue de toutes nos forces ; tu as l'expérience et tu seras le conseil. Qu'avons-nous à faire ?

— Beaucoup, chère sœur, activer le zèle de nos sociétés secrètes, multiplier les autres, assembler la commission centrale d'exécution, établir une imprimerie clandestine plus active, harceler la police, répandre jusque dans le palais des proclamations incendiaires, agir sur tous les points à la fois, en Russie, en Pologne, en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre, de manière à ce que toute la presse s'occupe de nous, que ce qu'on appelle les conservateurs prennent peur, que les gouvernements s'exagèrent notre force. Quand les indécis, les poltrons, c'est-à-dire la grande majorité des hommes, nous croiront une puissance formidable, occulte, mystérieuse, rayonnant partout et n'ayant de centre nulle part, les adhésions arriveront en foule. L'opinion se prononcera pour nous, nous serons les maîtres.

— Tu es une femme hors ligne, s'écria la comtesse ; moi qui ne crois plus à rien je crois à ton génie ; parle, j'obéirai. Que faut-il faire tout d'abord ?

— Nous entourer de gens actifs, zélés, intrépides, fanatiques s'il est possible, ou simplement ambitieux.

— Dans ce dernier cas, ils ne travailleront que pour eux, La Sibérienne sourit.

— Ils le croiront, dit-elle, nous les laisseront aller tant qu'ils vous seront utiles ; quand nous n'aurons plus besoin d'eux, on les brisera.

— As-tu quelques personnes en vue ?

— Cinq ou six, c'est plus qu'il ne faut pour former un noyau directeur à Pétersbourg.

— Des étudiants et des étudiantes ?

— Non, ceux-là ne seront que les enfants perdus, excellents pour faire du bruit, lancer des pétards dans les rues, faire des manifestations, des machines à bruit, pas davantage ; nous en avons suffisamment dans les phalanstères et dans les écoles. Nous les ferons agir par leurs chefs de section, mais ils ne doivent pas connaître le comité directeur.

— De qui se composera ce conseil suprême ?

— D'une dizaine de personnes au plus ; toi et moi d'abord, puis quelques autres que je te ferai connaître d'ici à quelques jours.

— Le Français dont tu m'as parlé en fera-t-il partie ?

— Je l'espère, mais n'en suis pas encore sûre ; dans tous les cas, nous allons le faire revenir à Pétersbourg, il a fait ses preuves à Paris, il nous sera utile pour la correspondance étrangère,

— Tu sais qu'il est établi à Moscou ?

— Parfaitement, mais je compte sur toi pour nous le ramener.

— Sur moi ?